DISSERTATION

N° 80.

SUR

LA LEUCORRHÉE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 avril 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J.-B. COLLOMB, de Crespy,

Département de l'Oise.

Qui benè judicat, benè curat.
BAGLIVI, *Op. omn.*

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Président.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy, *Suppléant.*
Arvers.	Gibert.
Baudeloque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Devergie.	Ratheau.
Dufois.	Richard, *Examinateur.*
Dance.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON RESPECTABLE PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

A MA TENDRE MÈRE.

Témoignage public de mon respect et de ma reconnaissance.

J.-B. COLLOMB.

INTRODUCTION.

L'EXPÉRIENCE nous apprend chaque jour que la leucorrhée, lorsqu'on n'y fait pas assez d'attention, peut devenir une maladie grave, mortelle même dans certains cas. Il serait facile d'en arrêter les progrès et d'en prévenir le retour, si les femmes réclamaient promptement les conseils du médecin; mais il est rare qu'elles y consentent. Une pudeur mal entendue les engage à taire pendant longtemps une maladie qu'elles s'efforcent de regarder comme légère. L'irritation, fixée d'une manière permanente sur les organes utérins, en exaltant leur sensibilité, devient une source féconde de désordres funestes. Puisse à jamais être détruit ce préjugé trop accrédité dans le monde, qu'on ne doit rien faire contre les flueurs blanches! Si je prouve, au contraire, qu'il faut presque toujours en chercher la guérison; si je présente les nombreuses ressources de la médecine pour l'obtenir, j'éprouverai la douce satisfaction

d'avoir propagé des vérités utiles. Heureux si l'honorable suffrage des savans professeurs au jugement desquels je soumets cette dissertation m'apprend que mes efforts ont eu quelque succès!

DISSERTATION

SUR

LA LEUCORRHÉE.

On nomme *leucorrhée* l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les organes de la génération chez la femme. Cette inflammation occupe une surface plus ou moins étendue, et peut avoir son siége sur tous les points de la membrane muqueuse.

Pour les détails de synonymie, je renvoie aux ouvrages élémentaires de médecine; j'observe seulement qu'à l'exemple des auteurs les plus modernes, afin d'éviter de fastidieuses répétitions, j'emploirai indistinctement les termes de *leucorrhée*, de *flueurs-blanches* et de *catharre utérin*, comme désignant une seule et même maladie.

J'arrive à mon sujet.

§ I. *Causes.*

Causes prédisposantes. — *Ages.* M. Blatin ayant réuni 135 observations de leucorrhées, a trouvé que, sur ce nombre de malades, 106 étaient dans l'âge de la menstruation, 15 n'étaient pas encore réglées, et 14 avaient cessé de l'être.

Mariage et célibat. Le même auteur prouve, par 61 observations sur 85, que les femmes mariées sont plus fréquemment atteintes de

leucorrhée que celles qui restent vierges. *Hippocrate* avait dit, au contraire : *Hic verò morbus (fluor albus) accidit potius iis, quæ sine viro degunt, mulieribus.*

Constitution. Une débilité originaire ou acquise, une prédominance marquée du système lymphatique prédisposent au catharrhe utérin. Je l'ai souvent observé dans ces circonstances, mais je ne l'ai jamais vu chez des femmes pléthoriques, quoique la pléthore soit généralement mise au nombre des causes prédisposantes.

Hérédité. On a regardé comme héréditaire le catharrhe utérin des jeunes filles nées de mères leucorrhoïques. Les faits cités à l'appui de cette opinion peuvent, à mon avis, être expliqués par l'état de faiblesse originaire de ces enfans, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'existence hypothétique d'un germe transmis par voie de génération.

Température. Le froid, mais plus encore l'humidité, disposent aux flueurs blanches. *Crouzier* attribue la fréquence des leucorrhées qu'il a observées à l'Ile-Bourbon à l'usage d'arroser beaucoup et plusieurs fois par jour les habitations pour modérer l'ardeur du climat.

Professions. Les femmes qui travaillent habituellement dans des lieux humides, surtout lorsqu'elles sont obligées de se tenir debout, sont très-sujettes aux fleurs-blanches : c'est une des raisons qui expliquent la fréquence des chûtes et des ulcères de matrice chez les blanchisseuses, et je ne crois pas qu'on en ait encore parlé.

Saisons Il y a plus de leucorrhées en automne que dans les autres saisons, parce que les variations brusques de froid, de chaleur, de sécheresse et d'humidité sont plus fréquentes qu'en aucun temps de l'année.

État de l'atmosphère. Des faits incontestables et multipliés prouvent l'influence de l'atmosphère dans la production des leucorrhées

que l'on a vues régner épidémiquement à Breslaw en 1702, à Berlin en 1722, à Paris en 1765.

Alimens et boissons. Les nourritures lactées, légumineuses, farineuses, les poissons de marais, l'abus des fruits d'été, favorisent beaucoup le développement de la leucorrhée et l'entretiennent. Il en est de même de la bière nouvelle, surtout lorsqu'elle n'est pas aromatisée par le houblon, ou bien qu'on n'en facilite pas la digestion par une petite dose de liqueur alcoholique. Je n'ai pas observé de leucorrhées produites par cette cause, mais j'ai vu la bière déterminer, chez plusieurs jeunes gens, des blennorrhagies très-intenses, que j'ai guéries après le quatrième jour de traitement; d'autres fois, la même boisson ayant occasionné des blennorrhées, celles-ci n'ont été complètement guéries qu'au douzième, et même au quinzième jour.

Dérangemens des digestions. Quand les fonctions digestives s'exécutent mal, toute l'économie languit par défaut de nutrition; les organes utérins participent à l'atonie générale, et leur faiblesse même les rend plus sensibles à l'action des causes occasionnelles.

Écarts de régime. L'intempérance, une vie oisive et sédentaire, des excès de tous genres, un sommeil ou des veilles trop prolongés, sont autant de causes qui produisent et perpétuent la leucorrhée dans les grandes villes.

Causes occasionnelles. Les corps étrangers situés dans le vagin ou dans l'utérus, la masturbation, l'excès du coït irritent la membrane muqueuse par un mode d'action que l'on peut appeler mécanique : cette irritation est ordinairement suivie d'une leucorrhée aiguë.

Virus syphilitique. Les exemples de leucorrhées dues à cette cause sont tellement multipliés, qu'il suffit d'en faire mention.

Chaufferettes. Les augustines fournissent une chaleur douce, suffisante pour les pieds; elles sont souvent utiles et jamais nuisibles. Les chaufferettes ordinaires portent une irritation directe sur les parties,

extérieures de la génération ; il faut donc en interdire l'usage aux femmes leucorrhoïques, très-portées à s'en servir pour se réchauffer.

Dérangement ou *suppressions des menstrues.* Ces causes sont tantôt prédisposantes, tantôt occasionnelles, suivant qu'elles agissent avec lenteur ou d'une manière prompte.

I^re^. OBS. Une jeune demoiselle, pour laquelle on m'a consulté, éprouvait une aménorrhée qui datait de trois ans. Chaque mois elle avait des flueurs blanches, dont la quantité lui fit souvent croire qu'elle avait ses règles ; elle se maria, devint promptement enceinte ; elle eut des flueurs blanches pendant sa grossesse. Après ses couches, qui furent heureuses, les règles coulèrent très-régulièrement : la leucorrhée n'a point reparu.

Non-allaitement. Pour prouver la réalité de cette cause occasionnelle, je citerai encore une observation qui m'est propre.

II^e^. OBS. Une dame forte, bien constituée, menant une vie active, ne nourrit pas son premier enfant ; elle eut une leucorrhée qui augmenta beaucoup à la suite d'un second accouchement ; les digestions commençaient à être pénibles. Cette dame, ayant accouché pour la troisième fois, il y a deux ans, je lui conseillai de nourrir ; j'eus la satisfaction de voir la leucorrhé diminuer de jour en jour, et s'arrêter enfin au bout de deux mois. Depuis cette époque, la guérison ne s'est pas démentie.

Lait. Stahl a vu de jeunes personnes, guéries de flueurs blanches depuis long-temps, éprouver une récidive pour avoir pris du lait.

Coryza supprimé. On voit assez souvent une leucorrhée succéder à un coryza, *et vice versâ.*

III^e^. OBS. *Sueurs des pieds supprimées.* Une femme de trente ans fut prise, pendant sa grossesse, d'une leucorrhée qui diminua et disparut

ensuite à l'apparition d'une sueur très-fétide des pieds ; elle la supporta d'abord, mais avec tant de peine, qu'elle importunait son médecin pour la lui arrêter : celui-ci motiva son refus sur plusieurs raisons. La malade supporta encore ses sueurs pendant quelques temps. Enfin, sur le conseil de quelques femmes, elle appliqua sur ses pieds des feuilles d'aulne pour arrêter cette excrétion incommode : elle y réussit. A peine les sueurs des pieds furent-elles supprimées que la leucorrhée reparut. Elle appela un médecin pour guérir ses fleurs blanches. Celui-ci ayant prescrit les alexipharmaques, les préparations de succin et les laxatifs, fit ensuite faire des frictions irritantes à la plante des pieds. La leucorrhée disparut, et fut remplacée par les sueurs des pieds, qui continuèrent de suppléer au flux leucorrhoïque. (*Acta curios. nat.* vol. 8, observ. 38.)

L'omission de saignées habituelles, la suppression du flux hémorroïdal ou de la transpiration ; la grossesse, l'avortement, l'accouchement souvent répété peuvent devenir des causes occasionnelles de leucorrhée. *Hunter* a vu cette maladie produite chez de petites filles par une dentition difficile.

Passions. Les affections vives de l'âme agissent ordinairement comme causes prédisposantes ; quelquefois elles produisent la leucorrhée avec la promptitude des causes occasionnelles. En voici un exemple :

IV^e^. OBS. Une dame fut si affligée de la mort de son mari, que le lendemain elle eut une perte en blanc très-abondante. Il survint une diarrhée qui la modérait ; mais les fleurs blanches ayant continué de couler firent périr la malade. (*Raulin*, Trait. des fl. bl., t. 1, p. 233.)

§ II. *Symptômes.*

La leucorrhée, comme toutes les inflammations, peut être aiguë ou chronique. Ces deux états ont cela de commun qu'on observe toujours un écoulement par la vulve ; mais, comme l'ensemble et le développement des autres symptômes établissent une différence

notable entre l'état aigu et l'état chronique : je vais décrire séparément chacun d'eux, examiner ensuite les propropriétés de l'écoulement qui leur est commun; et, pour ne rien omettre d'essentiel, je parlerai des effets les plus remarquables de la leucorrhée et de ses complications.

État aigu.

Les malades ressentent à la vulve un prurit léger qui va en croissant, au point de devenir insupportable, se propageant dans le vagin, quelquefois jusque dans l'utérus; il y a des envies fréquentes d'uriner.

Vers le troisième ou le quatrième jour, il paraît un écoulement clair, peu abondant, avec chaleur dans les parties où s'est fait sentir le prurit. La quantité de l'écoulement augmente, sa couleur est verte ou jaunâtre; l'ardeur d'urine est insupportable, elle occasionne la sensation d'une brûlure; souvent alors la quantité de l'écoulement diminue; les femmes ressentent à l'hypogastre une douleur gravative qui s'étend jusque vers les fosses iliaques, les aines, les grandes lèvres, le périnée et la partie supérieure interne des cuisses. Il s'élève souvent de la fièvre; cet état se soutient pendant quelques jours.

Au neuvième ou dixième jour, les symptômes inflammatoires sont moins intenses, la matière prend une couleur jaunâtre, devient épaisse; elles blanchit, elle est très-abondante. Les ardeurs d'urine se dissipent, l'écoulement diminue graduellement. Vers la fin de la maladie, la matière est tantôt claire, tantôt épaisse, peu abondante; elle disparaît quelquefois pendant plusieurs jours, revient ensuite, et s'arrête tout à fait au sixième ou au quatrième jour de la maladie.

État chronique.

Un écoulement a lieu par la vulve et semble à lui seule former toute la maladie, car aucun autre symptôme ne l'accompagne; il cesse de lui-même, reparaît irrégulièrement, incommode à peine les malades, qui

se contentent des soins de propreté ; mais, après de fréquentes récidives, cet écoulement devient continuel ; les femmes maigrissent, leur figure est pâle ; elles se plaignent de tiraillemens d'estomac ; les digestions sont lentes, pénibles, quelquefois accompagnées de vomissement, comme *Hippocrate* l'avait remarqué. Le pouls est faible et lent ; il y a dans les pieds et dans les jambes des engourdissemens passagers. Les malades sont frileuses ; elles éprouvent, même en été, la sensation d'un froid glacial dans diverses parties du corps. A une époque plus avancée, le ventre se gonfle ; les extrémités inférieures s'infiltrent ; les leucorrhoïques ont souvent la bouche remplie de salives ; elles sont essoufflées au moindre exercice et plongées dans une tristesse profonde.

Telle est la marche de la leucorrhée quand elle est primitivement chronique ; mais lorsqu'elle succède à une leucorrhée aiguë, l'écoulement n'ayant point les intermissions dont j'ai parlé, les symptômes généraux s'observent plus promptement, la maladie en devient plus grave ; elle offre parfois, à l'occasion de causes assez légères, les symptômes de l'état aigu, qui durent en général fort peu de temps.

Propriété de la matière de l'écoulement.

Quantité. Les extrêmes sont depuis quelques gouttes jusqu'à plusieurs livres par jour. Le flux est plus abondant dans l'état chronique que dans l'état aigu, et dans ce dernier, il ne l'est jamais plus qu'au moment où les symptômes inflammatoires baissent, ce qui arrive du dixième au quinzième jour. On conçoit que l'écoulement sera plus considérable si les malades restent sous l'influence des causes de la maladie que si elles peuvent s'y soustraire.

Couleur. Le jaune ou le verdâtre s'observent le plus fréquemment, vient ensuite le blanc, puis le grisâtre et le bleu-noirâtre : les nuances intermédiaires sont innombrables. Les variétés de couleur n'ont point de rapport avec les différens siéges de la maladie, elles sont, en gé-

néral, relatives aux divers degrés de l'inflammation; elle peuvent encore dépendre de quelques complications ou même de circonstances accidentelles.

Densité. Les flueurs blanches offrent une consistance tantôt visqueuse et épaisse, tantôt claire, limpide et aqueuse.

Odeur. Elle est fade, analogue à celle des matières animales dans le premier degré de putréfaction. Quelquefois l'odeur du flux utérin est très-fétide, ce qui annonce une complication ou la présence d'un corps étranger.

V^e^. OBS. *Saveur.* S'il faut en croire *Nicolas Pechelin*, une dame eut la curiosité de goûter de la matière d'une leucorrhée qu'elle avait depuis long-temps. La saveur était aussi âcre que celle d'une lessive de potasse; et sa bouche en fut tellement infectée, qu'elle fut obligée de se gargariser sur-le-champ avec de l'eau. Il est probable que cette saveur varie suivant les causes et les complications de la maladie.

Qualité. Les flueurs blanches produisent quelquefois des ardeurs et des excorations sur les parties qu'elles mouillent, ce qu'on n'observe guère dans les leucorrhées anciennes. Cette âcreté ne dénote pas toujours l'existence d'un ulcère, comme on l'avait pensé. Les flueurs blanches peuvent être accompagnées de l'explosion bruyante d'un gaz qui sort par le vagin. On a trouvé dans certains cas des vers ascarides mêlés aux flux leucorrhoïque, comme dans l'observation suivante :

VI^e^. OBS. Une femme, âgée de quarante-quatre ans, éprouvait dans le vagin un prurit très-incommode; elle rendait chaque jour par la vulve plusieurs ascarides vivans qui périssaient bientôt. Les injections de coloquinte dissipèrent ces insectes. (*Miscellan. curios. nat.*, *cap.* 9, *observ.* 27.)

Effets de la leucorrhée.

Les femmes affectées de cette maladie éprouvent souvent des douleurs vagues, une faiblesse générale, des chutes de matrice, des fongosités au vagin, des ulcères de différentes natures. Elles sont très-peu portées à l'amour; on a dit d'une manière trop générale qu'elles étaient stériles. Tant que les flueurs blanches n'ont pas produit de symptômes généraux bien prononcés, je ne crois pas qu'elles nuisent à la conception : en effet, on rencontre chaque jour dans le monde, surtout à Paris, des femmes leucorrhoïques depuis leur tendre jeunesse, et cependant mères de plusieurs enfans : à la vérité, ces enfans ne sont pas toujours sains, on en voit de rachitiques, d'aveugles et de scrophuleux ; mais quand la leucorrhée, devenue constitutionnelle, fait ressentir sa fâcheuse influence sur toute l'économie, la stérilité en devient une conséquence nécessaire.

Complications.

La leucorrhée peut être compliquée tantôt d'affections locales des organes utérins, telles que les phlegmasies des tissus de la matrice ou du vagin, les squirrhes ou les cancers des mêmes organes, les maladies de l'ovaire, les déplacemens, les polypes de l'utérus; tantôt de maladies étrangères aux organes de la génération : ainsi, par exemple, de dartres, de syphilis, de psydracia, de maladies des voies digestives, de phthisie pulmonaire, d'anasarque, d'ascite, d'hypochondrie.

§ III. *Terminaisons.*

La leucorrhée aiguë se termine souvent par la santé, jamais par la mort quand elle est simple; mais elle devient facilement chronique, et ce dernier état se termine tantôt par la santé, tantôt par la mort.

Terminaison par la santé.

Quand la leucorrhée est idiopathique, sa guérison n'est accompagnée d'aucun phénomène sensible; mais lorsqu'elle dépend d'une autre maladie ou d'un état particulier de l'économie, elle se termine ordinairement par des évacuations que l'on peut regarder comme critiques. Examinons quelles peuvent être ces diverses crises.

Première menstruation. Beaucoup de jeunes filles qui avaient des flueurs blanches dès le bas âge en ont été guéries à la première menstruation, tous les remèdes ayant été inutiles jusqu'à cette époque.

Lochies. On a observé qu'un grand nombre de femmes n'avaient de leucorrhées que pendant leurs grossesses, et qu'elles en étaient guéries après leurs couches. Les lochies ont même, dans quelques cas, également terminé des leucorrhées existant avant la grossesse chez les femmes qui allaitaient.

VII^e^. OBS. *Diarrhée.* Je citerai un exemple célèbre de cette terminaison. La femme de Boethus avait des flueurs blanches. Le traitement ordinaire fut inutile, et la maladie s'aggravait; personne n'osait en proposer un meilleur. Dans l'incertitude, il survint au ventre une tumeur que les matrones regardaient comme une grossesse. Les médecins, au contraire, n'y voyaient qu'une ascite dont une partie s'évacuait par la vulve; l'autre partie faisait tumeur. La malade fut abandonnée par les autres médecins; *Galien* seul se chargea du traitement. On avait déjà employé les astringens et négligé les purgatifs; depuis l'écoulement s'était supprimé, et l'hydropisie s'était manifestée. *Galien* mit la malade à un régime très-sévère. Il employa ensuite les frictions et tout ce qui peut porter les humeurs à la peau; il fit faire des onctions par tout le corps avec du miel écumé; il donna les diurétiques et les purgatifs tous les trois jours : l'usage soutenu des apéritifs et des hydragogues fut favorisé par des frictions sèches. Au bout de quinze jours de ce

traitement, la malade prit de l'embonpoint, des couleurs, et il ne restait plus aucune apparence de maladie. (Galien, *in libro de præcognitione*).

VIII^e. obs. *Vomissemens.* Une fille de quarante-huit ans était tombée dans le marasme après une leucorrhée continuelle qui durait depuis huit ans. Sa maladie étant regardée comme incurable, la malade s'embarqua sur mer pour retourner dans sa famille. Elle eut des vomissemens long-temps prolongés, parce qu'un vent contraire empêchait de faire voiles. Elle retira un grand avantage de ce vomissement, quoiqu'on s'attendît qu'elle en mourrait dans le vaisseau; car étant débarquée, elle ne vit plus couler sa leucorrhée, et elle recouvra insensiblement la santé. (Annal. Wratislav., an. 1724.)

Ptyalisme. Quelques leucorrhoïques ont été guéries après une salivation spontanée ou mercurielle.

Sueurs. Les sueurs spontanées ou déterminées par les secours de l'art ont assez souvent guéri le catarrhe utérin, comme j'en ai rapporté un exemple dans ma troisième observation. (*Voy.* p. 10).

Rétablissement des digestions. Je regarde cette terminaison non comme une crise proprement dite; mais comme la guérison d'une maladie dont les flueurs blanches n'étaient qu'une suite. *Sublatâ causâ, tollitur effectus.*

Terminaison par la mort.

L'expérience démontre que, résistant aux médications les plus rationnelles, la leucorrhée chronique peut se terminer par la mort. Il reste à établir combien de cas sont mortels sur un nombre donné de leucorrhoïques. D'après les calculs approximatifs fournis par plusieurs auteurs, cette mortalité serait d'une malade sur cinq, quelquefois même sur quatre. Je crois que ce résultat est un peu exagéré, et qu'on l'a obtenu pour avoir indistinctement rassemblé des cas de leucor-

rhées simples avec d'autres où il existait, comme complication, des maladies graves siégeant dans l'organe utérin.

§ IV. *Suppressions.*

J'appelle *suppression de la leucorrhée* sa disparition subite, immédiatement suivie d'une autre maladie.

Les maladies que l'on observe le plus fréquemment quand les flueurs blanches se suppriment sont, la métrite, les ulcères de matrice, la dysurie, les hémorrhoïdes, diverses éruptions cutanées, des sueurs fétides, quelque affection des viscères, l'hydropisie, la diarrhée, l'entérite aiguë ou chronique, le diabétès, l'hystérie, la phthisie pulmonaire, la goutte. On voit par-là combien il importe de prévenir cette suppression, qui peut arriver sans cause connue, mais qui souvent est due à l'une des causes suivantes : une chaleur brûlante, le froid surtout appliqué aux pieds, leur immersion dans l'eau froide, le corps étant en sueur ; l'usage précipité des astringens à l'intérieur ou en injections ; les affections morales très-vives, ce qui est digne de remarque, puisque nous les avons mises au nombre des causes, tantôt prédisposantes, tantôt occasionnelles.

§ V. *Anatomie pathologique.*

Le *vagin* est ordinairement plus large que dans l'état de santé, a moins qu'il ne s'y trouve des boursoufflemens. Ses parois sont, dans certains cas, enflammées, au point d'être gangrénées. *Morgagni* en cite un exemple chez une jeune fille leucorrhoïque, âgée de seize ans, qui mourut d'une fièvre putride, A l'ouverture du corps, on trouva une des petites lèvres œdématiée et fort prolongée ; l'hymen était livide, et le vagin parsemé de taches gangréneuses. *Blasius* parle d'une femme de trente ans, qui eut des flueurs blanches pendant les sept derniers mois de sa vie : la paroi urétrale du vagin avait deux pouces d'épaisseur ; elle était d'une consistance et d'une structure

cartilagineuses. L'inflammation de la membrane-muqueuse du vagin a eu quelquefois pour résultat des adhérences plus ou moins étendues, comme l'a observé M. le professeur *Dupuytren*.

L'utérus, ordinairement plus volumineux que dans l'état naturel, peut l'être moins. On trouve sa membrane externe boursoufflée, molle, souvent variqueuse ; son col est quelquefois épaissi, d'autres fois enflammé; l'orifice en est béant, lorsque la leucorrhée a son siége dans la cavité du col du corps de l'utérus.

Les trompes sont quelquefois enflammées et ulcérées ; la femme dont je viens de parler, d'après *Blasius*, était dans ce cas.

Les ovaires sont assez souvent malades chez les leucorrhoïques; mais comme ces organes ne peuvent pas être le siége de la leucorrhée, leurs altérations sont étrangères à mon sujet, de même que les polypes, les ulcères, les hydatides, les tumeurs de diverses natures qui se rencontrent si fréquemment à l'ouverture des corps; ce sont autant de maladies particulières qui doivent être considérées isolément et d'une manière spéciale.

§ VI. *Espèces.*

Je reconnais cinq espèces de leucorrhées, savoir : 1°. la constitutionnelle, dont l'existence se lie à la constitution naturelle ou acquise du sujet, et d'après ce que j'ai dit sur l'hérédité comme cause prédisposante, on me dispensera d'admettre une espèce héréditaire ; 2°. L'accidentelle, produite par des causes fortuites; 3°. La succédanée, remplaçant une sécrétion ou une excrétion naturelle; 4° La syphilitique, occasionnée par la présence d'un virus spécial; 5°. La critique, dont l'apparition précède immédiatement la terminaison d'une maladie.

Ces différentes espèces (excepté la première) peuvent exister à l'état aigu ou à l'état chronique. On les distingue entre elles à l'aide des signes commémoratifs : cette distinction est utile en ce qu'elle fournit des indications pour le traitement; et, pour mieux l'établir, je vais entrer dans quelques détails sur chacune de ces espèces.

Ire espèce. *Leucorrhée constitutionnelle.*

Toutes les fois qu'une leucorrhée chronique est accompagnée d'un dérangement notable des fonctions, avec affaiblissement général, je la nomme constitutionnelle; parce qu'elle me paraît la suite inévitable d'un état particulier de l'organisme. C'est dans cette espèce de leucorrhée que s'observent les symptômes généraux dont j'ai fait mention en décrivant l'état chronique.

IIe espèce. *Accidentelle.*

Je considère comme accidentelles les leucorrhées qui suivent immédiatement ou presque immédiatement l'action d'une des causes suivantes : 1°. une irritation locale, telle que la présence d'un corps étranger, la masturbation, les excès du coït ; 2°. une métastase, comme dans ma troisième observation (voy. pag. 10) ; 3°. l'ingestion de certaines substances ; ainsi *Trnka* parle d'une jeune fille atteinte d'une leucorrhée pour avoir avalé une composition emménagogue très-âcre; 4°. une affection morale très-vive, comme dans ma quatrième observation (voy. pag. 11.)

IIIe espèce. *Leucorrhée succédanée.*

Celle-ci à pour caractère de succéder toujours à un écoulement établi par la nature. Son apparition dissipe les accidens qu'occasionnait la suppression momentanée de l'écoulement qu'elle remplace. En voici un exemple :

IXe obs. Une demoiselle de dix-huit ans, convalescente d'une fièvre putride, et affectée depuis trois mois d'une suppression menstruelle, fut prise d'une leucorrhée abondante accompagnée de dysurie et de vives douleurs abdominales. Il y avait de la fièvre ; la peau était sèche, la chaleur vive et brûlante ; l'urine coulait goutte à goutte. Ces symptômes acquirent une intensité plus grande encore par la suppression

de l'écoulement leucorrhoïque, et menaçaient la malade d'une métrite, lorsque la menstruation se rétablit, sous l'influence de quelques moyens antiphlogistiques, et fit cesser les accidens. Mais, ce qui est bien remarquable, les flueurs blanches reparurent également, et cessèrent dès que les règles furent régulièrement rétablies. (*Raulin.* Trait. des fl. bl.)

IV^e^ ESPÈCE. *Leucor rhée syphilitique.*

En établissant cette espèce, je ne me dissimule point les difficultés de son diagnostic ; je conviens qu'il est surtout éclairé par la connaissance des signes commémoratifs ; mais, faute d'aveux sincères, le médecin n'aura-t-il aucun moyen de reconnaître la nature d'un écoulement qui lui paraît suspect ? Pourquoi n'essaierait-il pas le traitement antisyphilitique, comme le conseillait *Ambroise Paré*? cette épreuve est-elle dangereuse pour les malades ? non certes, en y mettant la prudence dont un homme éclairé ne s'éloigne jamais. On demandera peut-être si le diagnostic de cette espèce est réellement utile en pratique ? Je ne répondrai à cette question, ni par des raisonnemens que l'on pourrait combattre, ni par des autorités auxquelles on pourrait en opposer d'autres; mais je citerai, avec détails, une observation très-intéressante rapportée par *Trnka* d'après *Scharschmidt.*

X^e^ OBS. Une femme de trente-deux ans, d'une faible constitution, fut menstruée à quinze ans, après avoir éprouvé de fréquentes hémorrhagies nasales. Elle fut mariée à dix-neuf ans, et devint, en six ans, mère de trois enfans sains et vigoureux. S'étant remariée à vingt-sept ans ; elle éprouva, quelques semaines après son mariage, une leucorrhée qui dura pendant cinq ans; ce flux, modéré et indolent, précédait et suivait la menstruation, et incommodait si peu la malade, qu'elle n'aurait pas songé à réclamer les soins de l'art, si elle n'eût attribué à cette maladie la stérilité à laquelle elle était condamnée depuis plusieurs années. Divers moyens furent employés sans succès; l'écoulement ayant ensuite beaucoup augmenté, on eut recours à de nouveux

médicamens, administrés avec peu de méthode. Les flueurs blanches devinrent continuelles, et n'étaient suspendues que pendant la menstruation. La matière de l'écoulement, muqueuse et sans âcreté, ne produisait de la chaleur et du prurit que par intervalles. On employa successivement les purgatifs et les diaphorétiques; ces derniers eurent quelques succès : néanmoins les menstrues étaient toujours très-irrégulières; la malade ne prenait ni force ni embonpoint. Il se manifesta des pesanteurs dans les jambes; un exanthème d'un caractère douteux entre les épaules; des douleurs dans les membres, qui augmentaient pendant la nuit. Ces symptômes firent soupçonner une affection vénérienne dont la malade ne se doutait pas. On la mit à l'usage des bains, des sudorifiques et du mercure doux, qui la soulagèrent d'une manière notable; mais, au bout d'un mois, la leucorrhée reparut avec une nouvelle intensité. Ce fut alors qu'on découvrit enfin la cause du mal dans une gonorrhée vénérienne fort ancienne, que le mari de la dame avait contractée un an avant son mariage. Ce dernier avait par intervalles un écoulement urétral, tantôt blanc, tantôt jaune, mais peu abondant et sans douleur, accompagné par fois d'angines fugaces et de douleurs nocturnes très-violentes, mais passagères. Ces particularités bien connues, le mari et la femme furent soumis à un traitement antisyphilitique convenable qui les guérit radicalement; un an après, la dame devint mère d'un enfant bien portant.

V^e^ espèce. *Leucorrhée critique.*

Je regarde comme critique une leucorrhée qui survient dans le cours d'une autre maladie dont elle est l'heureuse solution, ou dans laquelle au moins elle apporte un soulagement très-marqué, comme dans l'observation suivante :

XI^e^. obs. Une religieuse, de vingt-huit à trente ans, fut délivrée d'une toux sèche et opiniâtre, et d'une ardeur dans la poitrine qui duraient depuis long-temps, par un flux utérin jaune et piquant, qui lui faisait éprouver, dans la région de la matrice, les mêmes ardeurs qu'elle

éprouvait dans la poitrine. Lorsque ce flux s'arrêtait, l'affection de poitrine se renouvelait. La malade fut guérie par l'usage du lait d'ânesse, du lait de vache et des calmans. (*Raymond*, Maladies qu'il est dangereux de guérir.)

§ VII. *Diagnostic.*

On pourrait prendre pour des flueurs blanches l'écoulement que fourniraient un ulcère ou un cancer de la matrice, ou bien encore, le pus provenant d'un abcès développé dans le vagin. Examinons comment on évitera ces erreurs de diagnostic.

Ulcères et cancer de la matrice. Le toucher est un très-bon moyen de constater l'existence d'un ulcère au col de l'utérus. La vue fournit souvent des données encore plus certaines à l'aide du spéculum introduit dans le vagin. Il y a, de plus, quelques symptômes dont il faut tenir compte. Quoique seuls, ils ne suffisent pas pour tirer une conclusion rigoureuse : ainsi, par exemple, un écoulement très-fétide, diversement coloré, souvent brunâtre, mêlé de quelques stries de sang; des douleurs vives, profondes, se prolongeant dans les aines, donneront certainement l'éveil au praticien attentif. S'il arrive que, dans ces circonstances, quelques élancemens surviennent dans la région hypogastrique; si la peau devient sèche, aride, jaunâtre; si le brillant des yeux et l'altération des traits donne à la figure un air de consternation, la première vue de la malade indique la diathèse cancéreuse, et tous les signes qui l'accompagnent confirmeront bientôt ce diagnostic funeste.

Abcès dans le vagin. Cette maladie se reconnaît à la marche des symptômes qui lui sont propres : il y a d'abord chaleur, douleur gravative, puis battemens dans un point fixe; frissons irréguliers, et écoulement du pus. Le diagnostic devient très-obscur quand un abcès développé lentement aux environs du vagin s'ouvre dans l'intérieur de ce canal : le pus se mêle, en sortant, à des mucosités qui empêchent

d'en reconnaître la nature; le toucher n'indique pas ordinairement l'existence d'une ouverture qui correspondrait à un foyer purulent. Mais heureusement cette maladie n'a rien de grave tant qu'elle n'offre pas de symptômes suffisans pour la faire reconnaître.

§ VIII. *Prognostic.*

Le prognostic de la leucorrhée varie suivant son espèce, son ancienneté, sa simplicité ou ses complications, la quantité du flux et l'âge de la malade.

La leucorrhée constitutionnelle est très-difficile à guérir; elle peut conduire les malades au tombeau. — L'accidentelle, quand il est possible d'en écarter la cause, cède au traitement le plus simple. — La succédanée est réellement avantageuse, à cause du soulagement qu'elle procure à la malade. — Quant à l'espèce syphilitique, elle est toujours fâcheuse; l'étendue de la surface, exposée à l'action du virus, rend son absorption probable, même dans une leucorrhée récente; et s'il existe en même temps des ulcères, l'infection générale doit être regardée comme certaine. — La leucorrhée critique dure, en général, peu de temps et n'est pas inquiétante.

Les flueurs blanches récentes se guérissent quelquefois aisément; les anciennes sont rebelles; il y en a d'incurables. — Plus est grande la quantité de l'écoulement, plus il devient incommode, nuisible et même dangereux.

La leucorrhée simple, surtout quand elle est récente, paraît influer à peine sur la santé des femmes. Il n'en est pas de même des leucorrhées compliquées; elles sont d'une guérison plus difficile, et leur prognostic varie suivant la nature des complications.

Les flueurs blanches des femmes très-avancées en âge se guérissent très-difficilement : celles des jeunes enfans cessent quelquefois à l'époque de la puberté, ou bien après le mariage, si la jeune fille était chlorotique : celles qui sont un symptôme de grossesse disparaissent ordinairement d'elles-mêmes après les couches.

§ IX. *Traitement.*

Le traitement de la leucorrhée varie suivant ses espèces, mais plus encore selon qu'elle est aiguë ou chronique. Les complications changeant tout à fait la méthode curative, je ne dois m'occuper ici que de la leucorrhée simple.

Traitement de la leucorrhée aiguë.

On prescrit le repos, la situation horizontale, une diète sévère, les boissons délayantes, telles que la décoction d'orge ou de riz légèrement acidulée avec les sirops de groseilles ou de vinaigre. Si la femme est robuste et sanguine, et que les symptômes de la maladie soient violens, on a recours à la saignée générale ou plutôt à l'application des sangsues à la vulve, d'après les conseils de plusieurs grands praticiens, tels que *Sydenham* et *Hoffmann*. S'il y a dans les parties génitales des démangeaisons, une chaleur ou une douleur insupportables, comme on l'observe chez les femmes naturellement bilieuses ou sujettes aux dartres, on recommande de fréquentes lotions, des injections, ou mieux encore des douches dans le vagin avec la décoction de guimauve, de têtes de pavots, de morelle; des demi-bains tièdes, des fumigations émollientes. Ce traitement convient pendant toute la période d'irritation.

Mais, quand la maladie est sur son déclin, on insiste moins sur la diète et sur l'usage des remèdes affaiblissans; on tâche, au contraire, de soutenir les forces par des alimens légers et faciles à digérer, dont on augmente graduellement la quantité, et que l'on choisit plus substantiels à mesure que l'inflammation se dissipe. Enfin, on passe à l'usage de quelques légers toniques, comme les infusions de camomille romaine, de sauge ou de petite centaurée, prises en boissons, et employées à l'extérieur en lotions ou en injections, pour empêcher la maladie de se prolonger indéfiniment.

Traitement de la leucorrhée chronique.

La malade doit respirer un bon air, habiter un appartement sain, observer la plus grande propreté, surtout être vêtue chaudement dans les saisons froides et humides, et dans celles où la température est variable; elle usera avec sobriété d'une nourriture restaurante, principalement tirée du règne animal : le vin vieux de bonne qualité, à petites doses, facilitera les digestions; quelques boissons stimulantes, comme l'infusion des feuilles ou des fleurs de plantes labiées, agiront de la même manière. A ces moyens hygiéniques on joindra l'exercice, ou à son défaut des frictions sèches sur toute la surface du corps, non-seulement pour entretenir la transpiration insensible, mais encore pour déterminer sur l'organe cutané une heureuse révulsion qui, concourant avec celle produite sur le tube digestif, contribuera beaucoup à la guérison de la maladie.

Pour parvenir à ce but, et pour agir en même temps sur tout l'organisme, l'expérience a prouvé l'efficacité des préparations de quinquina, de l'infusion et de la poudre d'absinthe, des martiaux, et surtout des eaux ferrugineuses prises à leurs sources. Quand la leucorrhée résiste à ce traitement bien dirigé, il faut la combattre par les toniques, portés sur les organes utérins eux-mêmes. On prescrira donc les lotions froides avec l'infusion des plantes aromatiques dans le vin, ou avec des eaux sulfureuses; des demi-bains de ces mêmes eaux, les fumigations avec la vapeur de succin, de myrrhe. Si l'écoulement ne s'arrête pas encore, on tentera de le supprimer par les injections astringentes, telles que la dissolution de sulfate de zinc, l'eau alumineuse; mais alors, si la leucorrhée est ancienne, il est prudent d'appliquer un vésicatoire à la partie supérieure interne d'une des cuisses : il faut administrer de temps en temps les sels neutres combinés avec la rhubarbe.

Pour attaquer avec succès une maladie aussi rebelle que la leucorrhée chronique, il faut avoir égard aux causes qui l'ont produites

et à celles qui peuvent l'entretenir. Afin de soustraire les malades à leur influence, il faut encore s'assurer si elle n'est pas occasionnée par une maladie, soit des organes utérins, soit de tout autre organe. On voit combien sont ridicules et mensongères les promesses des empiriques qui se vantent de posséder un seul remède capable de guérir toujours les flueurs blanches. Une telle présomption suppose l'ignorance la plus profonde des lois de la vie.

Le traitement de la leucorrhée, comme je l'ai dit, varie suivant les espèces. Ainsi, la leucorrhée constitutionnelle réclame surtout de grandes précautions d'hygiène, et le plus souvent une médication tonique. L'accidentelle doit, en général, être supprimée le plutôt possible. Il faut respecter la leucorrhée succédanée, parce qu'elle est avantageuse. Le traitement de l'espèce syphilitique lui est particulier et la distingue des autres. La leucorrhée critique se guérit ordinairement d'elle-même, après la cessation de la maladie dont elle a été l'heureuse terminaison : si elle se prolongeait plus long-temps, on la traiterait comme une leucorrhée chronique.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per convenientia loca. *Sect.* 1, *aph.* 21.

II.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 71.

III.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod suprà naturæ modum fuerit. *Ibid.*, *aph.* 4.

IV.

Attenuata longo tempore corpora lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Ibid.*, *aph.* 7.

V.

In omni corporis motu, quandò dolore cæperit, interquiescere, statim lassitudinem curat. *Ibid.*, *aph.* 48.

VI.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modò. *Sect.* 3, *aph.* 1.